

## S'émouvoir, se mouvoir, survivre

Caroline Guindon

Numéro 161, printemps 2019

La matière s'est, de tout temps, mise à bouger seule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91051ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guindon, C. (2019). S'émouvoir, se mouvoir, survivre. *Moebius*, (161), 13–24.

s'émouvoir, se mouvoir,  
survivre<sup>1</sup>

Caroline Guindon

*Tout est si double qu'aucun échange ne  
parvient à clarifier l'appartenance.*

NICOLE BROSSARD

Octobre. L'ombre du soir commençait à effriter la lumière. Et je fis enfin la connaissance de ce collègue dont Hannah m'avait tant parlé (Henry, British, black, gay, un amour, tu verras), à qui elle avait déjà dit de moi l'essentiel (Lili, linguiste, prof en année sabbatique ici, lacrymale, hétéro, ma meilleure amie, tu le sais bien). Le temps d'aller amasser quelques vivres au café du musée, Hannah, sur un éclat de rire et sur un commandement (raconte-lui notre week-end à Prague, Lili), nous abandonna.

---

1. L'œuvre intégrale de Charlotte Salomon est consultable en ligne : <https://charlotte.jck.nl>.

Je pris place, dos à une fenêtre. Henry remarqua sans doute que j'avais pleuré; il ne dit pourtant que ceci – en anglais:

... Prague est si belle

(Charlotte Salomon est ta jumelle, ton double: une Juive de Berlin née un 16 avril! Qui a grandi rue Wieland! Comme toi! pensai-je en silence, regardant Hannah qui s'éloignait)

... Prague est si belle (répéta-t-il)

Et j'aimai la bonté de sa bouche heureuse, ses pommettes saillantes, la manière dont il chantonna la première syllabe de *beautiful*.

... oui, la plus belle de toutes (chantonnai-je à mon tour)

... même sous la pluie?

... nous avons mangé des frites et des moules encore meilleures que celles de Bruxelles

... des moules!?! À Prague?! (s'écria-t-il)

... oui, et délicieusement apprêtées

... tout est vraiment mondialisé! Il n'y plus de folklore, l'authentique est partout! Autant dire qu'il n'est nulle part

... ça te chagrine? (demandai-je)

... non. Je suis plutôt contre les regrets. Simplement un constat

... n'empêche qu'il restera toujours des lieux, des lieux intraduisibles, tu sais, sémantiquement impossibles à transposer ailleurs. (que je dise *sémantiquement*, comme ça, sans prévenir, une main nerveuse posée sur ma lèvre inférieure, le fit sourire: un amour) Ceux-là, il faut les saisir pour vrai, les capter intensément, insensément, en contexte, oui? D'autant plus que, contrairement au goût des moules au vin blanc, l'esprit du vieux cimetière juif de

Prague, lui, est... *ineffable*. (il sourit : un amour, mon amie avait raison) Et Hannah ne connaissait pas ce cimetière, le plus ineffable de tous ces lieux qui

... oui, je sais: elle préfère la vie, Hannah, elle préfère bouger, *to move rather than to be moved*

... elle a raison, enfin, je ne sais pas si elle a raison, mais je la comprends. Sauf

... sauf que le vieux cimetière juif de Prague (nous avions parlé à l'unisson)

Je fis onduler ma main, mimant la mer, les vagues. Henry imita mon geste: parce que, au fil des siècles et des refus d'allouer à la communauté juive plus d'espace où inhumer ses morts, les corps et les stèles avaient été empilés les uns sur les autres (empilés!); et le temps avait créé un lieu à la fois fragile et mouvementé, un cimetière qui semblait posé sur des dunes, qui ondoyait au gré du vent, une musique pour nos larmes, une mélodie mouvante, émouvante, qu'on ne pouvait entendre que là, parmi les vieux morts et la luxuriance pragoise.

Je fixai longtemps les traits souriants de Henry. Je murmurai:

... on marche dans le cimetière de Prague et on se demande si on se trouve au cœur d'une tragédie ou

(*Leben? oder Theater? Vie? ou théâtre?*: Charlotte Salomon en avait fait le titre de son grand œuvre. Je venais à peine de faire la rencontre de Charlotte au travers de quelques centaines de ses gouaches exposées ici. Charlotte Salomon de Berlin-Charlottenbourg, voisine de Hannah Stein dans ces époques empilées de l'imaginaire. Charlotte dont elle aurait donc pu être la sœur, la cousine. Charlotte assassinée en 1943)

Henry devina les sanglots refoulés menaçant d'assaillir mon souffle, mes lèvres. Il dit gaiement :

... ou les deux à la fois, Lili! Un mélange de deux mondes: tragédie *et* conte de fées. La pierre morte, fanée. Mais aussi: la verdure enchanteresse qui fait la fête partout, dans tous les recoins, un grand bal

... oui, oui! Ce vieux cimetière, on dirait vraiment qu'il a un cœur qui danse, qui vit

Je sentis le mien qui battait trop vite; et ces larmes indociles, grandes eaux au bord de me faire chavirer encore. Heureusement, Hannah reparut. Bien vivante. Elle portait sur un plateau trop étroit deux cafés, trois eaux gazeuses, une montagne de biscotti ainsi qu'un plat de merguez. Henry se leva avec empressement et la libéra de son bric-à-brac gourmand.

... thank you

Elle prit place à ses côtés:

... alors!? Lili t'a dit qu'il a fallu faire la queue pendant une heure avant d'entrer au Veitsdom?! Comment dit-on déjà en anglais?

... la cathédrale Saint-Vitus. Mais nous parlions du cimetière juif

... ah, le fameux cimetière juif de Prague! Je ne l'ai toujours pas vu, tu sais

... ah bon? Je croyais que

... oui, une de nos destinations principales mais, mauvaise Juive que je suis, j'ai oublié de consulter mon calendrier des fêtes avant notre départ. C'était Souccot, le week-end dernier, la fête des Cabanes. Et pas question d'aller embêter les morts un jour de fête (s'esclaffa-t-elle)

Elle distribua les vivres et reprit :

... d'ailleurs, c'est bien cocasse d'oublier une fête du calendrier religieux, non? Car fêter, c'est se remémorer, célébrer un moment passé et donc, se souvenir – dans le cas de Souccot, se souvenir de nos mois de camping après la sortie d'Égypte. Oublier ce que tout le monde oublie, c'est sans conséquence, mais «oublier de se souvenir» (elle mima les guillemets), oublier ce que nos coreligionnaires se remémorent systématiquement, rituellement, voilà qui nous oblige à faire face à... de grandes grilles de cimetière bien cadénassées

Elle rit, puis elle but. Elle s'étouffa et rit encore :

... alors, Lili?! Tu as raconté à Henry les moules? La bonne bière? Et les défenestrations

... oui, bien sûr, les moules

Mon esprit cabriola. Depuis la mort de mon père, mes pensées étaient comme ça, capricantes. Et Charlotte. Elle me hanterait, je le savais déjà. Sa naissance le même jour que celle de Hannah, sa mort à vingt-six ans, son œuvre rescapée en France à la fin de la guerre. Et soudain, dans mes pensées déchevelées, les stèles ressuscitées de Spandau ressurgirent: la pierre morte qui revivait, qui chantonnait à tout vent ses noms oubliés.

... mais, c'est d'un autre cimetière dont je voudrais

... ah, Lili, toi et ton amour des vieilles histoires qui font pleurer; des ruines et des cathédrales; de ce qui dure, ce qui refuse de se dissoudre

... l'autre jour, le matin de mon accident de vélo (repris-je, et Hannah toucha amoureusement la cicatrice sur mon front)

... j'étais allée «en pèlerinage» au cimetière juif de la HeerstraÙe avec la mère de Hannah qui voulait me parler

un peu de son père. À cause du mien, mort au printemps dernier : la mort des uns réveille celles des autres. La magie du cancer

Henry et Hannah mangeaient tout en m'écoutant. Et leurs visages attentifs firent renaître mes manières de prof qui, le temps d'un cours, jouait sur l'estrade dépouillée comme sur une scène de théâtre. Depuis mon arrivée à Berlin, j'avais réussi à me désintéresser de ces cours que donnait un remplaçant, de tout ce qui continuait là-bas sans moi. Heureuse de me vautrer dans ma liberté de chercheuse sans autre domicile fixe que cette Bibliothèque d'État où personne ne me connaissait, j'avais presque oublié combien j'aimais enseigner, raconter des histoires. J'inspirai profondément et me lançai :

... à Spandau, qui, avant de devenir un quartier de notre Berlin d'aujourd'hui, fut pendant longtemps une ville à part entière, vivaient depuis le haut Moyen Âge quelques familles juives. Dès le IX<sup>e</sup> siècle, ou même avant, elles s'étaient installées là, à la confluence de la Havel et de la Spree. Frau Stein m'a dit qu'à la fondation de la ville, on y avait nommé une petite rue – que les nazis débaptisèrent en 1938 – la Jüdenstraße. Au fond de cette rue, on avait sans doute érigé une synagogue. *Sans doute*. Ou seulement *peut-être*. Car elle n'y est plus depuis longtemps ; ni la synagogue, ni même les restes d'une synagogue

...

... en écoutant Frau Stein, j'ai voulu imaginer le quotidien de ces familles, mais je n'ai pas réussi : je ne sais pas si les Juifs de ce temps ont pu avoir à Spandau des vies « normales », heureuses. On les tolérait un jour ; on les massacrait le lendemain. Un Grand Électeur, moyennant

des frais élevés, les laissait faire un peu de commerce pendant une décennie ou deux ; son successeur les brûlait vif

... ahh ! (soupira Henry)

... et les Juifs de Spandau devaient payer une taxe pour avoir le droit d'accomplir mille petits gestes qui ne coûtaient rien aux autres : le droit d'acheter du vin, de tuer un animal, de vendre de la viande, de circonciure un fils. Bien sûr, ils devaient aussi payer pour la permission de sortir et d'aller enterrer un corps dans ce cimetière hors du mur de pierres, celui qui, en ce temps-là, ceignait la ville. Ce cimetière, Judenkiewer, que mentionnent quelques documents anciens, n'était qu'un minuscule lopin de terre – et qui ne leur appartenait évidemment pas. Les Juifs devaient donc non seulement payer un tribut pour y avoir accès, mais aussi pour le droit d'y enterrer les dépouilles de leurs défunts. Un loyer pour les morts, en quelque sorte

Je bus deux gorgées de mon café déjà tiédi :

... durant cette période de l'histoire européenne qu'on nomme la Renaissance, tous les Juifs habitant dans la marche de Brandebourg furent expulsés. Le 6 juillet 1510 – j'ai bien retenu la date –, on martyrisa et brûla trente-neuf Juifs devant l'église Sainte-Marie de Berlin, tous faussement accusés d'avoir profané des hosties. Il n'en fallut pas plus pour qu'on décide de bannir de la marche tous les Juifs. Tous ! Et le Conseil de la Ville de Spandau se réjouit de pouvoir se saisir de leurs maisons, de leur synagogue, de leur cimetière. Il faudra attendre la fin de la guerre de Trente Ans pour qu'on laisse à nouveau quelques Juifs s'y installer

... ahh ! (soupira Henry derechef, cette fois en tapotant la main de Hannah)



... mais restons encore à Spandau, car l'histoire des Juifs s'y est poursuivie – sans eux. En remplacement d'une petite forteresse médiévale qui ne faisait plus l'affaire, on décida d'en construire une toute nouvelle dans le style italien à la mode: la fameuse citadelle de Spandau. Pour solidifier les murs, les bâtisseurs utilisèrent des pierres tombales du vieux cimetière juif dans les fondations du nouvel édifice. Ainsi intégrées à la nouvelle structure, les petites stèles déjà désuètes furent rendues parfaitement invisibles; enchâssées à l'intérieur de la base des murs, absolument oubliées, enterrées, neutralisées, elles

... c'est vrai (murmura Hannah)

... elles dormirent là, sous les fondations de la grande citadelle, dormirent pendant des siècles, jusque dans les années 60

... du vingtième siècle?! (s'écria Henry)

... oui. Jusqu'au jour où de simples travailleurs qui y faisaient quelques rénovations retrouvent là ces stèles des XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Plusieurs douzaines d'entre elles ont été rescapées

... wow! (murmura Henry)

... oui, un miracle: la mémoire morte réifiée en matière vivante

... *réifiée* (répéta-t-il en serrant mon poignet)

... on peut les voir aujourd'hui au musée de la citadelle, mais aussi sur l'herbe, à l'entrée du cimetière de la Heerstraße. C'est là que, grâce à Frau Stein, j'ai pu faire leur connaissance. Elles sont plutôt menues. Arrondies et irrégulières, comme celles du vieux cimetière de Prague. Certaines sont roses, rouges: des coquelicots un peu flétris. Il serait facile de passer à côté d'elles sans les voir

Leur souvenir m'émuet :

... après la leçon d'archéologie de Frau Stein, j'ai voulu m'arrêter auprès des vieilles stèles, les sentir vivre un peu. Le cimetière était désert, personne ne faisait attention à nous, alors je me suis permis de m'asseoir sur l'herbe et de laisser longtemps cheminer mon doigt dans les sillons délicats formant ces lettres hébraïques qu'elles portent : de droite à gauche, de haut en bas. Et j'ai pu enfin imaginer un peu de vie et de joie : celles du graveur de Spandau au moment où la pointe de son burin s'enfonçait dans la pierre, ce plaisir du geste qui, l'espace d'un instant fait du roc une matière souple : mouvante, émouvante

Une larme minuscule coula sur ma joue, une larme de joie. Hannah la fit disparaître. Henry avala la dernière merguez. J'attendis qu'il eût reposé sa fourchette pour poursuivre :

... au retour, dans la voiture, j'ai cependant dû faire face à cette idée troublante : un acte de profanation avait fini par protéger ce qu'on n'aurait jamais su si les petites stèles, après l'expulsion des Juifs, avaient été laissées à elles-mêmes, offertes aux éléments plutôt qu'emmurées dans les fondations. Sans ce sacrilège, elles auraient probablement connu la même destinée muette que leurs cousines de Prague, ces pierres du sous-sol du cimetière juif, les plus vieilles, les plus enfouies, ces disparues permanentes que jamais nous ne pourrions voir ou caresser puisqu'elles supportent toutes les autres. Donc, ce plaisir que j'avais eu à sentir vibrer sous mon doigt des lettres qu'un autre avait jadis placées là pour moi, pour nous, je le devais à cette violence envers la mémoire

Nous nous tûmes ensemble, et je nous sentis frissonner d'une même émotion :

... j'ai emprunté quelques livres d'histoire à la Stadtbücherei de mon quartier. Je voulais d'autres faits, des certitudes. J'y ai lu ceci : une des pierres de Spandau a appris aux historiens qu'en 1244, un Juif nommé Jona, fils de Dan, après y avoir vécu, était mort dans la marche de Brandebourg. Aucun autre document, épigraphique ou manuscrit, n'a jamais fourni de preuves aussi anciennes et aussi précises de la présence ici d'un homme juif et, avant lui, de son père : Jona et Dan

Je m'arrêtai net, car j'entendais ce nom, *Jona*, comme pour la première fois. Et j'en comprenais enfin le sens : Jona, emmuré dans l'oubli ; Jona, revivifié au moment des rénovations de la citadelle ; Jona, l'alter ego du Jonas recraché par la baleine.

Hannah soupira bruyamment :

... ahh, chère Lili'chen ! Je sens que tu vas à présent nous poser une de tes énigmes de sphinx : valait-il la peine de profaner un cimetière si, des centaines d'années plus tard, cet acte de destruction s'avérait aussi en avoir été un de préservation

... non, non ! (protestai-je)

Hannah, sourcils en l'air, attendait de toute évidence la suite.

Mais il n'y avait pas de suite.

Il n'y avait qu'aujourd'hui.

Et Charlotte Salomon.

Charlotte qui peint, qui peint, qui peint. Parce que toutes les femmes de sa famille se sont suicidées (sa tante, Charlotte Grunwald, quelques années avant sa naissance ; sa mère, Franziska, en 1926 ; sa grand-mère Marianne Grunwald, en mars 1940). Parce que son compagnon

d'exil, ce grand-père sans âme, agresseur probable de ses propres filles, de Charlotte, lui a enjoint de commettre aussi ce crime contre elle-même, le crime que sa tante et que sa mère, filles du vieux, avaient jadis commis à Berlin. Charlotte n'avait que neuf ans à l'époque du suicide de sa mère. On lui avait dit – ce qu'elle a cru jusque-là – que sa mère était morte de la grippe. Or, voici que cet homme immonde, après le suicide de sa femme, livre à Charlotte des vérités qui la giflent, la fulgurent. (La fulgurent ! Oui !) Un feu libérateur embrase alors tous ses sens, un feu qui foudroie sa mémoire et, ainsi, neutralise le poison qu'on lui a fait boire toute sa vie. Un feu si puissant qu'il flamboyait encore ce matin, soixante-cinq ans plus tard, dans les toiles orangées de petites gouaches carrées signées CS que j'ai vues au musée.

Charlotte comprend tout !

Sa mère avait choisi un suicide par défenestration, exactement la forme de *Freitod* – « mort libre » – que sa grand-mère, la mère de cette femme, a accompli à son tour devant Charlotte en se jetant par la fenêtre de leur appartement de Villefranche.

Charlotte comprend tout !

Et ce savoir douloureux devient baromètre et boussole ; il oriente le reste de sa courte vie. Sa vie de femme *fulgurée*, sa vie d'artiste.

Charlotte comprend tout !

Et elle fait un serment : « je ne m'enlèverai pas la vie ; je ferai plutôt *etwas ganz verrückt Besonderes*, une chose folle-remarquable ! » Charlotte refuse de disparaître. Charlotte hurle : « Non ! »

Voilà la suite, Hannah !

Et sans ces agressions, sans ces suicides ; et sans la mort qui la guettait là, dans l'exil ; et sans le cancer nazi qui gagnait le sud de la France, sans les dénonciations, sans l'immensité fangeuse de la haine nazie, la merde nazie, la merde et l'imminence de la fin, de l'effacement de son être, Charlotte Salomon n'aurait pas peint, en une année et quelques mois, des centaines d'images, des milliers de mots, ces gouaches luxuriantes qui disent son histoire, qui chantent sa vie lumineuse, sa vie de femme fulgurée, bientôt assassinée à Auschwitz-Birkenau !

... et, tout comme les sacrilèges et l'oubli engendrèrent la survie, la fulguration engendra le désir, l'art. Et alors la merde, la merde, oui, la merde, engendra l'immortalité

Dis-je vraiment tout cela tout haut ?

Oui.

Car je pleurais à chaudes larmes ; je sanglotais, ma gorge brûlait.

... alors la merde engendra l'immortalité (répéta Hannah)

Et, sur le dos de ma main qu'il embrassait, la bouche de Henry chantonna :

... beautiful, Lili ! So beautiful, so unbearably sad, and so ... moving (opinèrent-ils ensemble).